

DERRIÈRE
LA TOILE

DU MÊME AUTEUR

Règlements de comptes de dernière minute

Pièce de théâtre. Comédie dramatique. Dépôt SACD 2005

Vosges atmosphères d'un vieux massif

Textes et légendes – Recueil photographique. Nouvelles Editions Pages du Monde, 2013

Itinéraire insolite d'un homme ordinaire

Autobiographie. Nouvelles Editions Pages du Monde, 2016. Prix Plume de Vair 2016

Prises de rires

Roman historique humoristique. Nouvelles Editions Pages du Monde, 2017

Mystérieuse Flore

Roman. Nouvelles Editions Pages du Monde, 2018

RENÉ VINCENT-VIRY

DERRIÈRE LA TOILE

Collection LDV «Lettres de Vosegus»

Nouvelles Editions Pages du Monde

ISBN 979-10-95403-35-4

AVERTISSEMENT

Parmi les dialogues de certains personnages illustres, se trouvent quelques citations réelles matérialisées. Les autres écrits et personnages de ce livre sont fictifs et toute ressemblance avec des récits ou des personnes existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

*« Je sais que ma vie sera un voyage
continuel dans une mer incertaine »*

*Nicolas de Staël
Lettre à son père adoptif, avril 1937*

Saint-Broing-les-Moines
Dimanche 25 avril, 2 h 30 du matin

Qu'un mouvement contestataire mobilise policiers, manifestants et casseurs sur les Champs-Élysées ou que le réchauffement climatique accentue ses effets néfastes sur la planète ne provoquaient chez le peintre Frédéric Vendel aucun intérêt. Persuadé, depuis de longs mois, que toute communication troublerait plus encore son esprit déjà trop embrouillé, l'isolement restait son seul refuge. De la même manière qu'il avait interrompu ses relations amicales, il avait rayé de son agenda tout contact professionnel susceptible d'élargir son horizon artistique par crainte de se voir influencé dans sa recherche.

Cloîtré dans son atelier, sa seule préoccupation en cette fin de mois d'avril était de sortir de l'impasse dans laquelle il patageait depuis trop longtemps. Jamais, depuis une quinzaine d'années, il n'avait subi une telle déconvenue. Bataillant sans relâche le même sujet pourtant minutieusement préparé par l'exécution d'une multitude de croquis et d'esquisses, il s'acharnait, avec une détermination farouche, à repeindre la même toile mais plus il peignait, plus il répétait ses erreurs. Convaincu

que la beauté ne se trouve pas dans le reflet de la réalité mais dans l'émotion qui se dégage de l'œuvre, trop obsédé par cette théorie, il n'obtenait que l'inverse de l'effet désiré. Toutes les subtilités qui auraient dû mettre en valeur sa peinture avaient disparu. Même l'arrière-plan qui, par définition, devait rester sobre et discret n'était qu'un infâme barbouillage. Plus qu'une lassitude, cette succession d'échecs l'irritait. Dans ce combat désespéré, il lui arrivait parfois de lancer des appels à l'aide en remettant symboliquement son destin au bon vouloir de ses maîtres préférés. Ces utopiques suppliques envers d'illustres défunts étaient évidemment restées sans réponse.

Après avoir pris quelques mètres de recul pour mieux observer son travail, Fred écrasa une cigarette à demi consumée dans le cendrier débordant. Pour la vingtième fois, il saisit avec rage un chiffon fortement imbibé de diluant et pour la vingtième fois il effaça résolument une partie de son ouvrage. Sous les tamponnements énergiques, presque colériques, la toile maintenue sur le chevalet faillit basculer et atterrir sur le sol. S'il en était encore à chercher son style après tant d'années, il commençait véritablement à croire qu'il serait plus simple d'arrêter ce triste métier d'artiste. « D'ailleurs, se disait-il, est-ce véritablement un métier ? Et puis qu'est-ce qu'un artiste ? Quelqu'un de créatif ? Un marginal qui vit de son art ou un illuminé qui en crève ? Un fauché, un pauvre type, un cinglé ? »

Une seule chose le rassurait : il n'était pas le seul à voguer dans cette galère. Tous ces gens considérés comme des originaux, pour la plupart aussi paumés que lui, connaissaient le doute ! Ce terrible doute qui fait peur, qui bloque l'inspiration, qui sème la dangereuse incertitude sur la capacité à créer. Ce doute

contre lequel il faut lutter sans cesse pour continuer de croire en la valeur artistique de son propre travail.

Incapable de trouver sa place parmi tous ces qualificatifs, la définition écrite dans une encyclopédie libre sur le net ne le satisfaisait pas : « *Un artiste est un individu faisant [une] œuvre, cultivant ou maîtrisant un art, un savoir, une technique, et dont on remarque entre autres la créativité, la poésie, l'originalité de sa production, de ses actes, de ses gestes. Ses œuvres sont source d'émotions, de sentiments, de réflexion, de spiritualité ou de transcendances.* » Celle inscrite dans le Larousse ne lui convenait pas davantage : « *Artiste, personne qui a le sens du beau, dont la profession et les talents sont consacrés aux beaux-arts. Celui qui, en se consacrant à son art, se libère des contraintes bourgeoises.* » « Foutaises tout ça ! » se disait-il, qualifiant de puérides ces définitions auxquelles il ne croyait plus, légendes bonnes à jeter au diable avec d'autres remarques assurément sympathiques mais vides de bon sens et trop souvent entendues, du genre « Ah ! Salut l'artiste ! » ou « Oui mais toi, tu t'en fous, t'es un artiste » ou encore « Alors l'artiste, ça bosse, tu gagnes ta vie ? » La plus insupportable de toutes était « Ah dis donc, elles sont chouettes ces peintures pour les vendre à ce prix-là ! » Comme si le prix d'une œuvre en déterminait sa valeur artistique ! Si tel était le cas, une œuvre ne serait alors reconnue que lorsqu'elle atteindrait une valeur financière colossale. Phénomène parfois possible dès lors que la signature est devenue célèbre. Picasso s'était quelquefois amusé de ce boursicotage, mais c'était Picasso.

Toutes ces théories fumeuses ne l'affectaient plus depuis longtemps, mais lorsqu'il se trouvait, comme cette nuit-là, dans un état passablement déprimé, ces propos futiles s'ajoutant à

l'insupportable solitude accentuaient son désarroi. Totalemment désorienté depuis l'absence cruelle de Lola, il ne dormait quasiment plus, remettant en question sa raison d'être, sa peinture, son œuvre pour laquelle il s'obstinait plus que jamais à consacrer tout son temps. Il ne quittait son atelier que pour relever sa boîte aux lettres accrochée à la grille ceinturant la cour de la maison et pour acheter sa baguette à la boulangerie du bas de la rue. Pas une fois depuis novembre il ne s'était arrêté *Chez Aleth*, le petit café restaurant du village. De la terrasse, Léon, Marcel ou Dédé, ses camarades d'apéros, l'appelaient pour venir trinquer sous le tilleul mais il refusait en silence les invitations répétées un tantinet lourdingues du genre « Eh l'artiste, viens boire un coup! » ou bien « Tu fais la gueule Van Gogh? » ou encore « Allez, laisse tomber ta barbouille et viens avec nous! »

« Ta barbouille! Comme si Van Gogh avait fait de la barbouille! Bande de pochetrans! » pensait Fred en leur répondant néanmoins par un salut amical de la main.

Alors il remontait la rue jusqu'en haut du village. Pendant un court instant, il observait la vue panoramique. Elle le reconfortait par sa beauté mais l'attristait par les souvenirs. Au-delà des toits de tuiles rondes, il apercevait, en contrebas, la petite place et son antique lavoir garni de cinq arcades, gardien d'un lointain passé au cours duquel les lavandières osaient se traiter de mégères ou s'accuser d'adultère tout en frappant énergiquement la batte sur des draps à peine plus propres que leurs propos. Une époque où l'on prenait encore le temps de se parler, de rire ou de s'engueuler, d'aimer et de pleurer. Aujourd'hui, seule la résonance d'un filet d'eau s'écoulant dans un bassin désormais inutile s'échappait des voûtes regorgeant de géraniums promis,

hélas, à l'extinction. Image romantique certes mais fauxsemblant pareil à une amitié de comptoir. Un peu à l'écart, l'église, discrète, arborant son portail de style roman, semblait attendre le retour des moines bâtisseurs de l'ancien prieuré dont il ne subsistait qu'une tour accolée à une vieille bâtisse, seul témoin de leur passage.

En compagnie de Lola, il avait découvert, par hasard, ce petit village de Bourgogne au cours d'une promenade dans la vallée de l'Ource¹. Guidés par les étroites routes ombragées se faufilant dans la campagne vallonnée, ils étaient tombés totalement amoureux de cet endroit apaisant; le véritable coup de foudre! Sans aucune hésitation, ils avaient acheté une vieille ferme située au sommet de la colline surplombant le village. Une occasion inespérée pour l'installation de leur lieu de travail et d'habitation. Dans les espaces de l'ancienne partie agricole, ils avaient aisément aménagé un vaste atelier de peinture contigu à un bureau-bibliothèque. Profitant des ouvertures d'antiques portes de grange orientées plein nord, ils avaient pu installer de larges baies vitrées. Cet avantage apportant une lumière naturelle et régulière, Fred pourrait peindre convenablement et Lola écrire paisiblement, tout en bénéficiant d'une vue imprenable sur la vallée. Des locaux fonctionnels pour œuvrer enfin dans la plus grande sérénité, à proximité l'un de l'autre tout en demeurant chacun dans leur univers, le rêve! Quant à l'ancienne partie habitable, elle avait permis l'installation d'un appartement spacieux et convivial, à la fois suffisant pour jouir d'une intimité et recevoir des amis, la famille et d'autres artistes. Ensemble, ils avaient rénové la vaste demeure en prenant soin de respecter l'architecture régionale, murs de pierres apparentes, blanches,

1. Petite vallée de la Côte-d'Or en Bourgogne

d'un pur calcaire, mêlées à quelques colombages de chêne, bois noble et solide.

À vivre ainsi au centre d'une nature généreuse, parmi les champs de blé et de colza, aux abords des forêts de chênes et des rivières aux eaux calmes, ils ne pouvaient qu'être merveilleusement incités à la création. Ils avaient même envisagé d'acquérir deux chevaux afin de mieux découvrir cette région de la vieille France en s'y promenant paisiblement.

Dorénavant, Fred regardait avec nostalgie cet environnement auquel il ne trouvait plus aucun intérêt. Alors, sans même passer par l'appartement, il entrait dans son atelier et fermait la porte à clé. Sans enthousiasme, il se coupait une tranche de saucisson ou une part de camembert qu'il glissait dans un morceau de pain rompu à la hâte, croquait à pleines dents le ridicule sandwich, se rinçait la gorge en vidant cul sec un verre de vin. Ce repas frugal ingurgité, il observait sa toile. Lorsque sa réflexion restait indécise, il prenait le temps de se faire un café ou de s'assoupir dans le vieux fauteuil de cuir, à quelques pas de son chevalet. Puis, avec obsession, il reprenait son travail, seule consolation désormais pour tenter de combler le vide et retrouver un chimérique semblant de bonheur. Peindre Lola, tel était son quotidien depuis novembre.